

433534

~~103 P 584~~

# L'eresia della libertà

*omaggio a*  
*Paolo Cristofolini*

*a cura di*  
Chiara Piazzesi, Mariangela Priarolo  
Manuela Sanna



Edizioni ETS

Léon Brunschvicg\*

## Portrait d'Anatole France

présenté et annoté par Renzo Raggianti

Au delà des Alpes, pendant un quart de siècle, Anatole France a exercé une influence considérable sur le 'goût social', offrant un enseignement moral à une génération qui devait bientôt se confronter aux grandes tragédies du 'siècle bref'. Le sceptique cultivé et mondain, outre Renan et Voltaire, se réclame de Montaigne, et son épicurisme, qui renvoie à Condillac, exprime l'optimisme matérialiste du siècle des Lumières. L'écrivain pétri de pessimisme amer, de désenchantement, a été un maître de certitudes en se posant non pas en défenseur de valeurs abstraites, mais en dessinant des destinés modestes propres à tout homme, car scepticisme et tolérance, expressions d'une 'foi rationaliste', sont les constantes de la pensée de France dès la décennie 1883-1893: aux âpretés de la foi chrétienne, il oppose résolument les jouissances d'un épïcürien indulgent. Ce scepticisme ironique, cette attitude de *dilettante*, caractérisent un long moment de sa vie: en effet, à l'approche de la guerre, sa vision du monde s'assombrit, d'où les pages plus désolées de *L'Île des Pingouins* (1908) et de *La Révolte des Anges* (1914): ce sera alors le thème de l'éternel retour qui traduira le mieux son pessimisme. Le renom de France, prix Nobel de littérature en 1921, périçlita rapidement après sa mort: son œuvre, expression d'un certain esprit français, d'un rationalisme attardé, privilégiant la culture à la création, la lumière aux ombres, l'ironie à l'angoisse, a effectivement peu d'éléments de contact avec les développements successifs de la littérature contemporaine. Même si l'on a plus récemment réévalué son inquiétude intellectuelle en en faisant 'un romantique de l'intelligence' ou 'un existentialiste de la raison'.

Mais les jeunes philosophes qui avaient vingt ans dans les années 1890, anciens élèves d'Alphonse Darlu au lycée Condorcet, et qui fondent autour de Xavier Léon «La Revue de Métaphysique et de Morales», verront dans le grand journaliste, dans le France de la dernière décennie du siècle, le militant laïque qui n'hésite pas à se dévouer à la cause dreyfusarde: il est le seul des membres de l'Académie française, où il siège depuis 1896, à s'engager publiquement. Le 23 novembre 1897 il publie *Les juifs devant l'Église*, un article contre l'antisémitisme, puis c'est la rencontre avec Zola: il est l'un des premiers signataires de la «pétition des intellectuels». Membre de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, il se ralliera bientôt au socialisme humaniste de Jaurès. Élie Halévy, qui sera de Brunschvicg l'ami de toute une vie, écrit en effet à ce propos, en novembre 1897, que «France parle très-bien. Si c'est un sceptique, il a tort;

\* Le manuscrit a été rigoureusement respecté, mais les nombreuses ratures et corrections, toutes de la main de Brunschvicg, n'ont pas été indiquées. Aucune intervention n'a été effectuée sur la ponctuation. Quant à la datation du texte, il est sûrement postérieur à 1935 vu qu'y est cité le livre de Braibant sur France paru cette année-là; il doit remonter aux années 1936 ou 1937, car aucune crainte d'une nouvelle guerre n'y est exprimée. La page se présente comme un portrait, comme un souvenir d'Anatole France ou, vraisemblablement, comme la préface à une nouvelle édition du *Jardin d'Épicure*, ce qui explique sa présence dans les papiers de l'éditeur René Helleu. Je tiens à remercier Mme Laurence Helleu, arrière-petite-fille d'Edouard Pelletan et petite-fille de René Helleu, qui m'a aimablement communiqué les documents, m'autorisant à les publier, et qui s'est acquittée aussi de la tâche ingrate des contrôles bibliographiques. Le titre est de l'éditeur.

mais s'il est logique, il cesse d'être sceptique, et il a raison contre le scepticisme réactionnaire – une vilaine espèce<sup>1</sup>.

Jean Wahl résumera la philosophie de Brunschvicg essentiellement comme une «réflexion sur l'esprit humain en tant qu'il s'exprime dans les mathématiques, la physique et la morale. [...] Partout la conscience théorique et la conscience pratique coïncident comme expressions d'un vouloir d'ordre et d'universalité»<sup>2</sup>. Il n'est pas inutile de rappeler cet étrange exercice que représente l'*Agenda retrouvé 1892 et 1942*, dans lequel le vieux philosophe, obligé pendant l'occupation de fuir Paris pour se réfugier à Aix-en-Provence – il mourut à Aix-les-Bains le 18 février 1944 –, répond au jour le jour au jeune homme qui venait juste de quitter l'École Normale de la rue d'Ulm. Jean Wahl soulignait encore dans sa *Préface* qu'il n'y a dans l'agenda de Brunschvicg «ni le tragique, certains diraient le pathétique rhétorique de Pascal, ni l'émotion cœnesthésique et mystique de Maine de Biran, ni le rayonnement de Guyau. Ce ne sont pas non plus les abîmes et les surfaces de Nietzsche. Parfois, nous reconnaissons Epictète et parfois Montaigne, parfois Amiel et Renan [...], et souvent, de plus en plus souvent, nous pensons à Descartes»<sup>3</sup>. Ces annotations d'un Brunschvicg atteint par les décrets de Vichy, âgé, ne sont pas vraiment éloignées du portrait de France dressé quelques années auparavant, même si c'était dans des conditions matérielles bien différentes: il exerçait une influence considérable sur la philosophie française et il était alors, couvert de gloire académique, au sommet de l'institution universitaire. Sa femme a été l'un des deux ministres femmes du gouvernement du front populaire. À la date du 6 février, au jeune homme qui affirmait que «quand le philosophe va dans le monde, il faut qu'il sache y paraître ridicule», le vieux philosophe répond: «Tant mieux pour qui sait rire de si peu de chose». Ainsi aux fureurs abstraites du premier – «Le mal dont je souffre... c'est d'abord de ne pas en souffrir du tout» – le second glosait le 22 avril: «Mal métaphysique qui ne serait qu'un excitant pour la pensée. Songer à la verve parfois joyeuse de Schopenhauer». Ainsi le 4 septembre écrivait-il: «L'homme se croit un acteur, il est au théâtre: l'acteur n'était que misérable; le théâtre peut être très beau», et, cinquante ans après: «En 1892 le candidat spectateur pouvait se croire quelque liberté de choisir son spectacle; en 1942, hélas!» Et début octobre le vieux maître soulignait encore qu'il n'y a «pas de définition définitive: une série d'analyses approximatives et qui progressent». Le refus de tout dogmatisme accompagne l'éthique de l'effort qui constitue l'aboutissement du 'spiritualisme' français: «Le futur doit rester contingent. Nous en souffrons: nous en vivons». Enfin le 30 décembre, l'année se clôt sous le signe de Renan qui avait été le maître d'Anatole France: «Toute la morale, c'est de se prendre au sérieux, et d'être le seul qui vous prenne au sérieux». L'ancien titulaire de la Sorbonne glosera: «Transfert de l'ironie renanienne: P.S. à l'article qui m'avait été demandé pour l'inauguration de la Revue de Xavier Léon»<sup>4</sup>.

Édouard Pelletan (1854-1912) dont René Helleu (1884-1964) épousera la fille, Jeanne, en prenant la suite de la maison d'édition à la mort de son beau-père, était ami et éditeur d'Anatole France, et figure parmi ses disciples sur la fresque d'Henri Martin dans un des couloirs de la Sorbonne. Le *Catalogue général de l'œuvre d'Édouard Pelletan*, en 1913, fait état de 26 titres de France, même si quelquefois il s'agit de simples préfaces, tandis que la grande majorité des auteurs n'y figure qu'avec un seul ouvrage. Mais dans les années trente, les Éditions d'art Édouard Pelletan - R. Helleu, éditeur, enregistrent aussi la collaboration de Brunschvicg qui écrit en 1930 la préface à la nouvelle traduction de l'*Éthique* de Spinoza rédigée par A. Guérinot. Il est donc possible que René Helleu ait envisagé une réédition du *Jardin d'Épicure*, projet qui n'aboutira pas, et lui ait demandé une préface.

R.R.

<sup>1</sup> É. HALÉVY, *Correspondance (1891-1937)*, Paris, Édition de Fallois 1996, p. 209.

<sup>2</sup> J. WAHL, *Tableau de la philosophie française*, Paris, Gallimard 1972, p. 113.

<sup>3</sup> L. BRUNSCHVICG, *Agenda retrouvé 1892 et 1942*, Préface de J. WAHL, Paris, Les Éditions de Minuit 1948, p. 38.

<sup>4</sup> L. BRUNSCHVICG, *Agenda cit.*, pp. 63, 101, 169, 183, 185 et 227.

Vers la fin d'un siècle où les idées de révolution dans le domaine social, d'évolution dans le domaine cosmique, étaient devenues également familières, les écrivains se plaisent à réfléchir sur la réflexion des âges antérieurs, à raffiner sur les raffinements de la pensée spéculative et de la création poétique. Ils se comparent volontiers aux Alexandrins.

Encore l'alexandrinisme a-t-il deux aspects. L'un consiste à creuser en profondeur, à conserver dans les replis de l'expression chacune des démarches de l'esprit, à renouveler comme par un miracle perpétuel le sentiment de surprise et d'originalité. Suivant l'autre, la loi de l'art veut que l'incertitude, l'agitation intérieure, même l'angoisse, quand elles remontent à la surface pour se communiquer d'une âme à une âme, laissent oublier l'effort, prennent une apparence simple et naturelle. Ne sont-ce pas déjà deux manières de traiter la langue française, deux styles de pensée, que l'on a vus jadis s'affronter par La Bruyère et par Fontenelle, qui, de fait, ne s'aimaient guère?

À tout égard, Anatole France est de la lignée de Fontenelle: «Nous dirons donc, avec M. Ludovic Halévy, que la forme simple est la seule faite pour traverser paisiblement, non pas les siècles ce qui est trop dire, mais les années». La lumière blanche, dont la «clarté pure» réjouit les yeux, recouvre une diversité de composition<sup>1</sup>.

Dans ce recueil où il rassemble, pour les arracher à l'oubli, quelques unes parmi les improvisations réfléchies du journaliste qu'il était alors, France mettra sa coquetterie à dépouiller toute gravité philosophique alors même qu'il aborde les problèmes les plus vastes de l'univers, les plus douloureux de l'humanité. Il brouillera perpétuellement les pistes grâce au jeu facile de contradictions littérales. Ce qu'il dissimule ainsi, par malice ou par pudeur, ce sont pourtant les assises d'une pensée ferme et nette.

Le titre à lui seul est une profession de foi. France a écrit: «Montaigne était épicurien, et les épicuriens sont des hommes qu'on a plaisir à fréquenter. Forcés d'être vertueux (c'est une nécessité pour nous de l'être au moins un peu, dans une condition vulgaire) forcés donc d'être vertueux, ils donnent à la vertu une figure qui n'effraie pas; ils la rendent humaine et naturelle, et s'il se peut agréable, et même voluptueuse. Et puis ils sont discrets, ne s'admirent point, ne s'imposent point, et ne parlent pas au nom des dieux jaloux»<sup>2</sup>.

Sans doute Montaigne se proclamait sceptique. Mais le scepticisme auquel Montaigne adhérait, et que France ne désavoue pas, consiste exactement à ne rien accepter pour vrai que la vérité même. Y avait-il meilleure marque de raison que de refuser toute chance d'être le moins du monde vraisemblable à la métaphysique de l'École, comme aussi bien aux systèmes également arbitraires qui réclamaient, pour rendre compte du monde, tantôt le plein et le feu, tantôt le vide et les atomes? Seulement, depuis les *Essais*, la science s'est constituée. La vision paradoxale de l'univers, que le génie de Copernic avait introduite et que Montaigne pouvait encore regarder comme une fantaisie

<sup>1</sup> A. FRANCE, *Le Jardin d'Épicure*, Paris, Calmann-Lévy 1921 (1895, la publication remonte en réalité au 7 novembre 1894), pp. 82-83 (dorénavant JÉ). Ludovic Halévy (1834-1908), auteur dramatique, librettiste d'opérettes et d'opéras et romancier français, il était le neveu du compositeur Jacques Fromental Halévy (1799-1862) ainsi que le père d'Élie (1870-1937) et de Daniel Halévy (1872-1962). France restera toujours en bons termes avec Halévy, qui favorisera son élection à l'Académie en 1896.

<sup>2</sup> Élu président de la *Société des Amis de Montaigne*, France prononçait, le 8 juin 1912, un discours lors du premier dîner des *Amis de Montaigne*, publié dans le premier numéro du *Bulletin*, puis tiré à part à 120 exemplaire chez A. Durel, cf. maintenant le «Bulletin de la Société des Amis de Montaigne», deuxième série, n° 16, pp. 11-14. On peut remarquer que Brunschvicg écrit: «c'est une nécessité pour nous de l'être au moins un peu», au lieu de «c'est une nécessité pour tous de l'être au moins un peu».

renouvelée des Grecs, est devenue certaine depuis Galilée. Elle a ouvert à l'homme des horizons qui n'ont cessé de s'élargir et de se préciser, tandis que l'exploration des phénomènes à l'échelle moléculaire multipliait les découvertes faites pour déconcerter les habitudes et renverser les préjugés du sens commun.

Je me rappelle encore (un jour que la conversation était tombée sur Crookes à propos du spiritisme<sup>3</sup>) de quelle voix enthousiaste et avec quelle lucidité France exposait la théorie de la matière radiante. Il aimait la science pour le sentiment de sécurité qui se joint aux perspectives les plus propres à séduire et à émouvoir la pensée. Par là il sympathisait avec le positivisme. D'autant plus, a-t-il été frappé par le spectacle de Comte vieillissant, qui ressuscite le dogmatisme d'une Église et prétend imposer à la société future les formules et les symboles de sa dévotion amoureuse<sup>4</sup>. Puisque le sage lui-même franchit les bornes de la sagesse, sacrifie à l'élan de l'imagination le scrupule de l'intelligence, l'erreur ancienne ne disparaît-elle que pour faire place à une erreur nouvelle, qui surgit d'un fond indéracinable d'espérance et d'illusion?

Pour Anatole France, qui s'est plié de bonne heure aux pratiques de l'érudition, la relativité de l'histoire est parallèle à la relativité de la science. Mais, jusque dans la désolation du Moyen Age, il l'éclaire d'un sourire d'ironie et d'un regard de pitié. Toute croyance peut devenir touchante à force de sincérité. Lorsque la foi paraît choquer le plus la nature et la raison, c'est que la logique humaine, loin de remplir le rôle de garde-fou qu'on lui a parfois attribué, entraîne une âme intrépide aux conséquences extrêmes de principes qui sont communément acceptés. Si celui-là mérite d'être adoré qui prend à sa charge, qui incorpore à sa substance, le crime des pécheurs, Juda de Kérioth sera encore plus proche de la divinité que Jésus de Nazareth<sup>5</sup>.

L'histoire n'enseigne pas l'indifférence; elle nous invite bien plutôt à être tolérants, bienveillants et doux. Epicure voulait que l'on reconnût les Dieux à ceci qu'ils ne peuvent causer aux autres le moindre ennui pas plus qu'ils ne pourraient se donner de souci à eux-mêmes. Mais l'homme n'a pas su comprendre; il souffre d'être méchant, et gratuitement méchant. Il ne cesse de mettre en échec la Providence qu'il réclame.

La première fois que j'ai vu Anatole France dans son cabinet de la rue Chalgrin, je me souviens comme il a parlé de Vigny aux enfants que nous étions alors Gaston Ar-

<sup>3</sup> Sir William Crookes (1832-1919), chimiste et physicien anglais, président de la *Royal Society* de Londres (1913-1915), prix Nobel de chimie (1907). Vers la fin de sa vie il eut d'étroits contacts avec la *Society for Psychical Research* et ses rapports avec le jeune médium Florence Cook causèrent une brusque chute de sa renommée scientifique. France lit les *Hallucinations télépathiques* de Charles Richet et s'intéresse aux expériences de télépathie de Hennique et Desbeaux racontées dans les «Annales des sciences psychiques» du docteur Darier, mais il les taxera de superstitions «ineptes» dans l'*Univers Illustré* du 9 janvier 1892.

<sup>4</sup> Cf. *JÉ*, pp. 90-91. Dans les leçons professées à la Sorbonne entre décembre 1939 et mars 1940, puis recueillies dans *L'esprit européen* (Neuchâtel, Éditions de la Baconnière 1947, p. 164) Brunschvicg s'interroge: «Comment expliquer l'écart sans cesse grandissant du positivisme par rapport à l'esprit réellement positif, jusqu'à ce mépris final de la science et de la vérité? Sans doute y a-t-il eu dès le début un malentendu radical sur la destination de la philosophie des sciences. C'était simplement un moyen au service du rêve de réorganisation sociale que Saint-Simon avait légué à Comte. Le moyen se dérobe, la fin subsiste. A la certitude d'*harmonie spontanée*, qui devait jaillir du seul progrès des connaissances, succède la volonté d'*harmonie systématique* réalisée dans les cadres d'une société religieuse que Comte imagine toute semblable à l'administration de l'Église catholique et dont les dogmes fondamentaux se relieront au souvenir du "fétichisme primitif" pour en invoquer l'appui paradoxal».

<sup>5</sup> Voir *JÉ*, pp. 76-77.

man et moi<sup>6</sup>. Il nous a récité lentement les vers où résonne (suivant les expressions de l'*Étude* qui marque le début de sa carrière<sup>7</sup>) «le chant du stoïque désespoir»:

... Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la Divinité<sup>8</sup>.

L'ombre du pessimisme se projette sur la pensée d'Anatole France, mais ombre transparente, pessimisme léger qui contribue à faire aimer la vie. La nuance pourrait être marquée par ces lignes écrites en 1879: «Sainte Beuve, pour tout dire, était bien Joseph Delorme, mais un Joseph Delorme qui sait ce qu'il faut prendre des choses et ce qu'il faut en laisser, et qui, tout pesé, consent très bien à vivre»<sup>9</sup>.

De chaque page du *Jardin d'Epicure*, le sentiment ressort, qui a été celui de Vigny comme de Schopenhauer, qu'il y a quelque chose par quoi l'existence, aussi misérable en son cours qu'en son origine et sa fin, se supporte cependant, s'ennoblit, se transfigure, il y a la beauté: «Quand la route est fleurie, ne demandez pas où elle mène»<sup>10</sup>.

La jouissance du beau s'accompagne d'une certitude immédiate qui défie le scepticisme, à la condition seulement qu'on sache le préserver de tout contact avec ce qui n'est pas lui. «Paul Vence faisait du regard le tour du salon: *Vous avez de belles choses, Madame, ce ne serait rien encore! mais vous n'avez que de belles choses et qui vous vont bien*»<sup>11</sup>. C'est pourquoi France écarte délibérément les théories esthétiques comme il l'avait fait pour les hypothèses de la métaphysique ou de la théologie. Tout dogmatisme, à ses yeux, est également mesquin. Où les complaisances d'école créent des frontières artificielles; elles risquent de recouvrir et d'altérer «ce rien qui est tout; le goût»<sup>12</sup>.

Par dilettantisme France se déclare conservateur. Il ne fait guère allusion au féminisme que pour dénoncer le péril d'un mouvement qui déplace les lignes. On le voit regretter que les parlementaires de la Troisième République (il fait cependant exception

<sup>6</sup> Cf. aussi *JÉ*, pp. 103-104. Gaston Arman de Caillavet (1869-1915), auteur dramatique français. Il était le fils d'Albert Arman de Caillavet et de Léontine Lippmann, l'égérie d'Anatole France. Celui-ci épouse en 1877 Marie-Valérie Guérin de Sauville, arrière-petite-nièce du miniaturiste Jean Guérin, peintre de la reine Marie-Antoinette et de l'impératrice Joséphine; en 1881, le ménage s'installe 5, rue Chalgrin. Vers l'été 1888 commence sa liaison avec Mme de Caillavet. Le 6 juin 1892, France quitte le domicile conjugal. Gaston Arman «n'aima guère Anatole France qu'il accuse et accusera toujours, sauf un bref moment de conciliation, de s'installer avenue Hoche comme un pique-assiette» (M.-C. BAUCQUART, *Anatole France. Un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy 1984, p. 183).

<sup>7</sup> A. FRANCE, *Alfred de Vigny, étude*, Paris, Bachelin-Deflorenne 1868.

<sup>8</sup> A. DE VIGNY, *Les Destinées: Le mont des Oliviers* (1839-1843).

<sup>9</sup> *Œuvres de C.-A. Sainte-Beuve. Poésies complètes. Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme. Les Consolations. Pensées d'août. Notes et sonnets. Un dernier rêve*. Notice par A. France, Paris, A. Lemerre 1879. La notice sera rééditée dans A. FRANCE, *Le génie latin*, Paris, A. Lemerre 1913, p. 293.

<sup>10</sup> A. FRANCE, *La vie littéraire. Deuxième série*, Paris, Calmann-Lévy, s.d., p. III.

<sup>11</sup> A. FRANCE, *Le lys rouge*, Paris, Calmann-Lévy 1894, p. 9. Dans *L'esprit européen* (op. cit., p. 16) Brun-schvicg écrira que «dans le *Lys Rouge* d'Anatole France, Paul Vence dit à la Comtesse Martin quand il entre dans son salon pour la première fois: "Vous avez de belles choses, Madame. Ce ne serait rien encore. Mais vous n'avez que de belles choses". Mot très simple, qui cependant porte très loin pour l'intelligence de l'esprit européen. C'est un esprit de discernement, fondé sur la discipline et sur la fermeté du jugement. Mais, à mesure que nous verrons cet esprit émerger de l'histoire, nous aurons à constater qu'il est toujours menacé par la tentation de revenir en arrière suivant la ligne du moindre effort».

<sup>12</sup> A. FRANCE, *La vie littéraire. Troisième série*, Paris, Calmann-Lévy, s.d., p. 288.

pour M. Paul Deschanel<sup>13</sup>) hésitent à fréquenter les hommes et surtout les femmes du monde qui leur donneraient des leçons de finesse et d'élégance. Lui que ses chroniques de «*L'Univers Illustré*» et du «*Temps*»<sup>14</sup> montrent (comme l'a montré le livre attachant de M. Charles Braibant<sup>15</sup>) «si attentif et si sensible à tous les mouvements de la vie contemporaine» il demeure, dans le *Jardin d'Epicure*, très loin du peuple et de la *Pierre Blanche* où s'inscrit l'avenir<sup>16</sup>. Sur le sujet du socialisme, cependant actuel à l'époque, il ne retient que quelques lignes empruntées à un article sur un roman de Georges Renard<sup>17</sup>. Et encore est-ce le commentaire d'une visite dans une exposition de peinture. Un «tableau étonnant» de Jean Béraud lui apporte le contact de la religion nouvelle par le portrait, «comique, mais profond et vrai» de l'*homme à idée* qui siège au bureau de la salle Graffard, «ascète du Prolétariat, saint de l'atelier»<sup>18</sup>.

A peine cependant si quelques années vont s'écouler, et France pourra servir de modèle au peintre<sup>19</sup>. Il a revendiqué sa place dans l'assemblée des citoyens, et il y fait naturellement figure de prophète et d'apôtre. Le jardin d'Epicure ne l'a pas plus retenu que le jardin de Candide n'a retenu Voltaire. Lucrèce exaltait la sérénité du sage qui demeure insensible à la fièvre barbare de l'impérialisme latin. Montaigne répugnait à trancher pour son propre compte les problèmes d'exégèse sacrée et de théologie transcendante qui poussaient la chrétienté de son temps à se déchirer au nom de la religion. Mais l'affaire Dreyfus, comme l'affaire Calas, est une cause humaine en quelque sorte de toute part; elle fait appel à la critique de textes sous sa forme la plus élémentaire et tangible. Elle met en jeu, dans leur application la plus directe, les valeurs de justice et de vérité sans lesquelles disparaîtrait l'honneur de vivre. Un écrivain de race comme Anatole France était incapable de transiger sur le sens exact des mots.

<sup>13</sup> Paul Deschanel (1855-1922), homme politique français, président de la Troisième République du 18 février au 21 septembre 1920. Il fut aussi homme de lettres, élu à l'Académie française le 18 mai 1899. C. BRAIBANT, *Le secret d'Anatole France. Du boulangisme à Panama*, Paris, Denoël et Steele 1935, p. 56, transcrit quelques lignes de France qui remontent à 1890: «La discussion à la Chambre des députés a été pour M. Paul Deschanel l'occasion d'un beau succès de tribune».

<sup>14</sup> Le 3 mars 1883 marque le début de la collaboration de France à *l'Univers illustré* (chaque quinzaine, un article signé Gérôme) qui se poursuivra jusqu'au 20 septembre 1896. Pendant sept ans, du 21 mars 1886 au 30 avril 1893, il collabore aussi au *Temps*, et à partir du 16 janvier 1887 sa chronique hebdomadaire prendra pour titre «La Vie littéraire».

<sup>15</sup> Charles Braibant (1889-1976), archiviste paléographe et homme de lettres.

<sup>16</sup> A. FRANCE, *Sur la pierre blanche*, Paris, Calmann-Lévy 1903.

<sup>17</sup> Il est fait allusion à la *Littérature socialiste*, article paru le 31 janvier 1892, à propos de *La Conversion d'André Savenay, roman socialiste* de Georges Renard, cf. *La Vie littéraire. Cinquième série*, Paris, Calmann-Lévy [s.d.], pp. 136-143. Voir à ce propos C. BRAIBANT, *op. cit.*, pp. 201-203.

<sup>18</sup> *JÉ*, pp. 44-45. Allusion à la *Réunion publique à la Salle Graffard* (1884) de Jean Béraud (Saint-Pétersbourg, 1849 - Paris, 1935), peintre français, l'un des témoins de Marcel Proust lors de son duel, à Meudon, avec Jean Lorrain.

<sup>19</sup> Vraisemblablement, il est fait allusion au portrait par Jean Veber (1894), suivi de celui de Eugène Carrière et enfin du portrait de Kees van Dongen en 1903. Cf. à ce sujet (P. GUTH, *Histoire de la littérature française*, Paris, Fayard 1967, t. II, p. 597): «Je peignais surtout des filles, des pu... - m'a confié Van Dongen en 1951-. Tout à coup on voit de moi le portrait d'Anatole France, le vieux dieu de la littérature. Trois ans avant sa mort... Il avait déjà eu une attaque. Il commençait à raconter une histoire, puis il s'endormait. Je l'ai peint comme je l'ai vu, déjà détaché... un peu parti... Ça a fait un bruit!».